Jennifer BOITTIN, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*

Lindon & London, University of Nebraska Press, 2010, 320 p.

Pascale Barthélémy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12631>

DOI : 10.4000/clio.12631

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2015

Pagination : 342-342

ISBN : 9782701194318

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Pascale Barthélémy, « JENNIFER BOITTIN, *COLONIAL METROPOLIS. THE URBAN GROUNDS OF ANTI-IMPERIALISM AND FEMINISM IN INTERWAR PARIS* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12631> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12631>

Ce document a été généré automatiquement le 25 novembre 2020.

Tous droits réservés

Jennifer BOITTIN, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*

Lindon & London, University of Nebraska Press, 2010, 320 p.

Pascale Barthélémy

RÉFÉRENCE

Jennifer BOITTIN, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lindon & London, University of Nebraska Press, 2010, 320 p.

- 1 L'histoire des cultures coloniales a été renouvelée depuis une vingtaine d'années par un certain nombre de travaux en France, essentiellement consacrés à l'analyse de la propagande et des expositions¹, des sciences² ou encore de l'immigration des populations des colonies en métropole³. Ces publications s'inscrivent dans le débat, plus ancien et développé dans le monde anglophone⁴, sur l'imprégnation des habitants de métropole par l'entreprise ultramarine, sur l'articulation entre histoire « nationale » et impériale. Aucun de ces travaux sur la France n'accorde cependant de place aux femmes ni ne mobilise le genre comme catégorie d'analyse de rapports de pouvoir pourtant complexes. Le livre de Jennifer Boittin est donc particulièrement novateur et passionnant. Nourri d'une historiographie anglophone déjà riche⁵, il articule avec brio histoire du genre et histoire coloniale en six chapitres qui sont autant de regards sur ces questions mal connues en France.
- 2 À la charnière de l'histoire sociale, culturelle mais aussi politique, l'auteure décrit une capitale française au sein de laquelle se déploie une culture noire, se réunissent des militants anti-impérialistes, se côtoient des artistes, écrivains, étudiants, travailleurs, des hommes et des femmes, blancs et noirs, d'origine africaine ou antillaise. Ces populations « colonisent » la capitale au quotidien, par le biais de leurs productions culturelles mais aussi de leurs modes de vie, tout en s'insérant dans une culture plus

globale, panafricaine et afro-américaine. En mettant l'accent sur ces populations, en mobilisant des sources variées (journaux, revues, romans, films mais aussi les archives des organisations militantes ou de la police), le livre va bien au-delà d'une histoire des représentations ou de la « Vogue nègre ». Le groupe étudié est constitué de quelques milliers de personnes : en 1926, la police estime que 10 à 15 000 hommes noirs vivent dans la seule capitale française. Au sein de ce groupe, les femmes représenteraient 2% des populations africaines (y compris nord-africaines) dans les années Trente⁶. Un nombre infime, qui contribue aussi à expliquer, selon Jennifer Boittin, les unions entre hommes noirs et femmes blanches. Les pages qu'elle consacre aux couples mixtes, sa relecture des écrits de Franz Fanon sur le sujet et les analyses qu'elle propose des masculinités noires ou des prises de position féministes des femmes noires et blanches sont particulièrement passionnantes.

- 3 Le livre s'ouvre sur le parcours de Joséphine Baker, figure controversée du Paris d'après-guerre, progressivement « fabriquée » comme emblème de la femme colonisée « civilisée » malgré ses origines américaines. Les relations entre hommes noirs et femmes blanches sont ensuite décrites à partir des lieux de rencontres (dancings et bals nègres, appartements, rues et quartiers). Le troisième chapitre revient sur les organisations noires (Comité de défense de la race nègre, Ligue de défense de la race nègre, Union des travailleurs nègres), sur leurs divergences, leurs revendications comme sur leurs connexions avec les organisations nationales ou internationales, communistes, anti-fascistes et pacifistes. J. Boittin démontre que ces organisations utilisent le goût français de l'exotisme pour faire avancer leurs mots d'ordre politique. Fêtes, bals et concerts sont ainsi l'occasion de prononcer des discours virulents (chapitre 4). Au sein de cette « black colony », la masculinité noire se nourrit du regard des femmes blanches, épouses des leaders ou simples militantes, présentes dans les meetings et pour certaines assumant des responsabilités dans les comités.
- 4 Jennifer Boittin décrit une « constellation » de femmes dont les écrits articulent féminisme et colonialisme. Parmi elles, les figures détonantes de Jane et Paulette Nardal (chapitre 5), bourgeoises martiniquaises qui côtoient les penseurs de la négritude, les ouvriers noirs de l'Union des travailleurs nègres, contribuent au développement d'un internationalisme noir à Paris et dénoncent dans la revue qu'elles ont fondée, *la Dépêche africaine*, toutes les formes de discriminations, de race mais aussi de genre. Au fil de l'ouvrage, surgissent d'autres personnages dont les trajectoires déconstruisent les lectures binaires des relations entre colonisateurs.trices et colonisé.e.s : ainsi celui que les services de police baptisent « Agent Joé », de son vrai nom Edmond Thomas Ramananjato, soldat malgache arrivé en France pendant la guerre, naturalisé français en 1924, tout à la fois informateur des services de renseignement français et militant de la communauté noire. L'auteure exhume aussi les parcours de militantes féministes françaises, préoccupées d'humanitarisme, qui publient dans la presse (le plus souvent sous pseudonyme), écrivent des romans, participent à des meetings, sont membres du Conseil national des femmes françaises ou de l'Union française pour le suffrage des femmes (chapitre 6) : Clotilde Chivas-Baron, Louise Faure-Favier, Marthe Oulié, Marguerite Martin, Denise Moran Savineau, Lucie Cousturier, Henriette Carlier (de son vrai nom Eva Neumann) devenue secrétaire de la section coloniale du PCF. Aux côtés des sœurs Nardal, Amita Véry, martiniquaise elle aussi, pacifiste, antifasciste et féministe, fait la promotion d'un internationalisme féministe dans *Le Cri des nègres* en 1935 ; Marguerite Winter-Frappié, créole réunionnaise favorable à une colonisation réformée, dénonce simultanément le

sentiment de supériorité des femmes blanches. Jennifer Boittin montre la complexité des positions de ces femmes, décrit une communauté d'intérêt entre elles et les colonisés, fondée sur une demande d'égalité liée aux sacrifices consentis pendant la guerre et sur l'affirmation de soi. Cette communauté d'intérêt mériterait d'être davantage explorée mais au final, en articulant les catégories de genre, de classe et de race, l'ouvrage enrichit considérablement notre connaissance de l'histoire de la capitale française comme véritable ville coloniale. Au plus près des acteurs et des actrices, J. Boittin ouvre nombre de pistes, par exemple sur les liens entre les populations noires et les autres migrant.e.s coloniaux, ou sur les relations entre féminisme, colonialisme et anti-impérialisme après la Seconde Guerre mondiale.

NOTES

1. Voir par exemple les livres à destination d'un large public écrits ou dirigés par Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire et Eric Deroo : *Le Paris noir*, Paris, Hazan, 2001 ; *Culture coloniale. La France conquise par son empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2001 et *Culture impériale, les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004 ; *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, la Découverte, 2004.
 2. Emmanuelle Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, EHESS, 2002 ; Pierre Singaravelou, *Professor l'Empire. Les « sciences coloniales » en France sous la III^e République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.
 3. Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985 ; Pap N'Diaye, *La condition noire en France*, Paris, Calmann Lévy, 2008.
 4. Catherine Hall et Sonya Rose (dir.), *At Home with the Empire. Metropolitan Culture and the Imperial World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; John MacKenzie *Propaganda and Empire. The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984 ; Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists. What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
 5. Antoinette Burton (ed.), *Gender, Sexuality and Colonial Modernities*, New York, Routledge, 1999, Clare Midgley (ed.), *Gender and Imperialism*, Manchester, Manchester University press, 1998.
 6. P. Dewitte, cité par J. Boittin, p. XVIII.
-

AUTEUR

PASCALE BARTHÉLÉMY

ENS de Lyon, LARHRA